

Mario Bolduc, André Jacques, Maureen Martineau

Normand Cazelais

Numéro 150, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69231ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cazelais, N. (2013). Compte rendu de [Mario Bolduc, André Jacques, Maureen Martineau]. *Lettres québécoises*, (150), 26–27.

☆☆☆ ½

MARIO BOLDOC

La nuit des albinos. Sur les traces de Max O'Brien

Montréal, Libre expression, coll. « Expression noire », 2012, 416 p., 32,95 \$.

Tricher avec la mort

Deux histoires se trament en parallèle, sans liens apparents entre elles, à des milliers de kilomètres l'une de l'autre. Elles trouveront leur commun dénouement dans un coin perdu de la Colombie-Britannique.

De son propre aveu, Max O'Brien est un escroc. Un escroc de haut vol, il faut le spécifier. Moderne Robin des Bois ou Arsène Lupin, il arnaque les gros-gras de ce monde. Sans remords. Dans *La nuit des albinos*, il accepte de reprendre du service en Tanzanie pour venir en aide à une ancienne maîtresse dont la fondation, vouée à la cause des albinos africains, est victime d'un détournement d'argent.

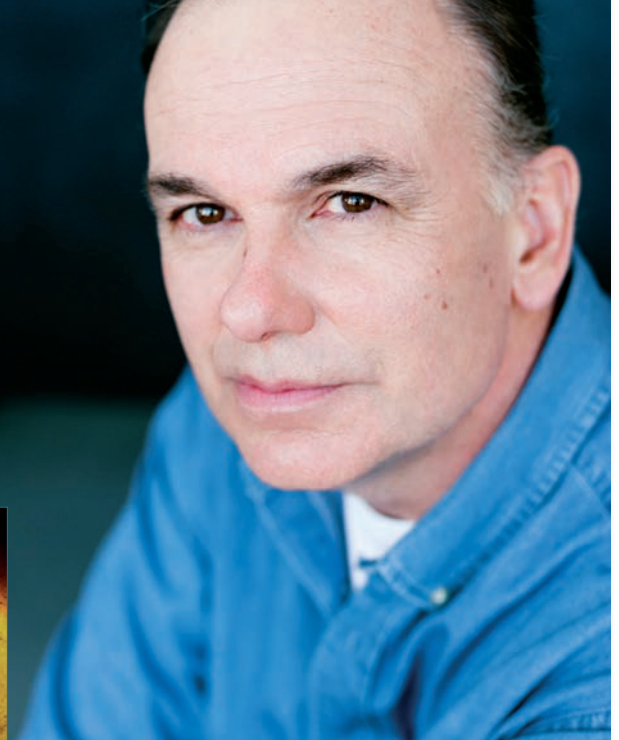
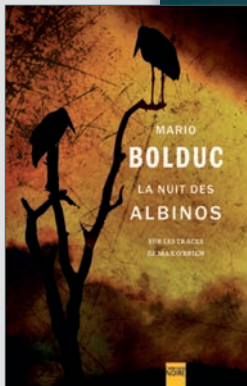
Mais Valéria Michieka, avocate et âme de cet organisme, est torturée et assassinée avec sa fille Sophie. O'Brien, qui vit sous plusieurs identités en raison de ses activités pour le moins illégales, constate rapidement qu'il n'y a rien à espérer de la police. La recherche des coupables le fera plonger dans l'univers tragique de ces Noirs à la peau blanche dont des superstitions séculaires prêtent à leurs membres amputés des pouvoirs surnaturels. Ce sera également pour le lecteur l'occasion d'avoir un exposé de sciences politiques fort documenté sur l'Afrique de l'Est.

Au Texas, Roselyn Kerensky part à la recherche de son mari, retraité de Walls Unit à Huntsville, le plus vieux pénitencier de l'État. Solitaire, peu communicatif, Albert y a longtemps été le responsable des mises à mort par injection : plus de 200 exécutions qu'il a menées sans colère ni impulsion, « rien que la volonté froide d'appliquer la sanction imposée » à des criminels. Au cours de ses recherches, la vieille dame découvrira un homme dont de larges pans lui avaient échappé pendant leur longue vie commune.

Un jour, un condamné a échappé *in extremis* à sa sentence. Albert Kerensky ne s'en est pas remis : ce condamné a triché avec la mort. De leur côté, la survie des albinos dépend de la façon dont eux-mêmes et leurs protecteurs réussissent — mais pas toujours — à tricher avec la mort. La manière dont ces deux trames viennent à se confondre illustre le talent de Mario Bolduc.

Ce dernier sait écrire. Malgré les nombreuses et parfois longues digressions auxquelles il a recours pour expliquer divers contextes, le rythme ne ralentit pas et jamais l'intérêt du lecteur ne tombe en panne. Un bémol : ce thriller se donne çà et là des moyens opératiques, c'est-à-dire des moyens qui, comme l'opéra en utilise à satiété, laissent la vraisemblance au vestiaire. Deux exemples : l'étonnante faculté de récupération de Max O'Brien après un très sérieux passage à tabac, la capacité de Valéria et de sa fille de résister à la torture sans révéler quoi que ce soit à leurs tortionnaires. Mais ce n'est pas le premier thriller dans lequel on relève de telles libertés...

Le roman a pour sous-titre *Sur les traces de Max O'Brien*. C'est le troisième ouvrage qui met en scène ce personnage hors norme. Reviendra-t-il dans un autre épisode ? Ce qu'il vient de vivre dans



MARIO BOLDOC

La nuit des albinos laisse entrevoir de profondes modifications dans sa conception de l'existence. Mario Bolduc a là un beau défi.

☆☆☆

ANDRÉ JACQUES

De pierres et de sang

Montréal, Druide, coll. « Reliefs », 2012, 486 p., 26,95 \$.

Du sang sur les pierres

Les loups sont lâchés après Julie Dorval qui a réussi à voler, non sans mal, des diamants dans une mine au nord de Yellowknife. Pour tenter de s'en sortir, elle frappera à la boutique de l'antiquaire Alexandre Jobin, retraité des Forces armées canadiennes qui fut entre autres son supérieur lors d'une mission en Bosnie. Beaucoup de sang sera versé.

Le monde des diamants n'est pas peuplé d'enfants de Marie. Et tout le monde joue sur plusieurs tableaux. Voler ces pierres est une chose, s'en débarrasser — à savoir les écouler sur le marché — en est une autre, surtout quand l'une d'elles, la *Polar Star*, a la taille d'un œuf et vaut quelques millions de dollars. Du Grand Nord à Montréal, de Londres à Anvers, les couteaux sont affûtés : Jobin, secondé plus ou moins malgré lui par son amie de cœur Chrysanthy, tentera d'aider cette femme qui n'a pas froid aux yeux.

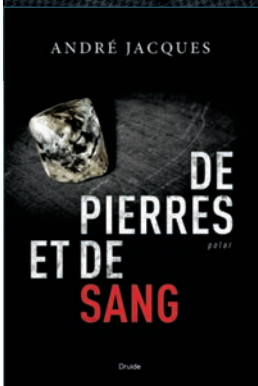
La belle Chrysanthy décrit sans fard la mécanique qui caractérise jusqu'ici les aventures de Jobin :

Tu plonges toujours dans les mêmes histoires : une belle poupone bourrée de problèmes se présente totalement en détresse. Et toi, l'Indiana Jones du xx^e siècle, tu fonces tête baissée. C'est ça qui s'est produit avec Constance Meyer et sa secte de cinglés pornographiques d'extrême droite. C'est ça qui s'est produit avec Mei Ling et sa peinture chinoise.

Un peu de nouveauté ne nuirait pas...



ANDRÉ JACQUES



N'empêche, André Jacques a écrit un bon thriller, un *page turner*. Car il s'agit bien d'un thriller et non d'un « polar » comme le prétend l'éditeur : les protagonistes — les méchants comme les bons — sont connus et chacun veut atteindre le bout de la route et décrocher la timbale, quels qu'en soient les moyens et conséquences. Nul mystère de ce côté. L'auteur a des modèles (Martin Cruz

Smith, Robert Ludlum) et leur fait des clins d'œil. Comme il n'hésite pas à faire des allusions à la chanson (Brel), au cinéma (Hitchcock, Marcel Carné). J'aime son écriture, élégante, fluide, qui laisse place à une certaine tendresse pour cette créature tourmentée qu'est l'Homme.

J'ai moins aimé cependant ses références à des compagnies et des marques de commerce (Air France, Dai Baffoni, du Maurier, etc.). On pourrait aisément s'en passer.

☆☆ ½

MAUREEN MARTINEAU

Le jeu de l'ogre

Montréal, La courte échelle, coll. « Roman adulte », 2012, 392 p., 24,95 \$.

Destins croisés

Une femme meurt dans un accident. Elle montait alors un dossier incriminant contre un homme – l'Ogre – qui a détruit en partie sa vie et celle d'autres personnes. Une de ses deux filles sortira de l'accident gravement handicapée; l'autre criera vengeance et voudra en finir avec le monstre.

Pendant vingt jours, à la fin d'un été pluvieux, Judith Allison, une jeune recrue du Service de police régional d'Arthabaska, fera sa première enquête, une enquête gigogne où chaque piste en contient une autre. L'histoire, si elle était drôle, pourrait être inspirée de Feydeau, tant les personnages croisent leurs entrées et sorties. Elle forme équipe avec Carl, un « intuitif » : « Le pif et l'analyste, un excellent duo », note-t-on. Excellent ? Tout ne va pas sur des roulettes : jouent de petites jalousies professionnelles, les ambitions d'un supérieur, les mensonges de tout un chacun, des manipulations.

L'identité de l'Ogre est rapidement révélée. Mais Judith Allison ne la connaît pas. Elle s'en approche à tâtons en cherchant à trouver qui fait quoi et pourquoi, à démêler un nœud de vipères formé il y a long-



MAUREEN MARTINEAU



temps. Qui est vraiment Nickie, la jeune vengeresse, derrière ses allures punk ? Quel a été le rôle de son père dans les infortunes de sa mère ? Pourquoi accorde-t-elle parfois ses faveurs à Julien ? Que fait une bande de motards dans cette histoire ? Pourquoi une ancienne professeure de l'École de police veut-elle lui donner un coup de main ?

Elle se sent seule et n'est pas toujours sûre de ses moyens : « Personne ne s'inquiète de moi. »

« Je suis une mordue de polars », confie Maureen Martineau qui jusqu'ici a fait carrière au théâtre : « Ce qui m'interpelle, c'est la question de la responsabilité, celle des gestes que nous posons chaque jour, là où s'affrontent le droit et l'éthique. » *Le jeu de l'ogre* satisfait une partie de ces ambitions. Pour mener à bien sa nouvelle carrière, elle devra cependant faire des choix. Imaginer des suicides moins tordus, par exemple. Resserrer aussi le propos : à aucun moment, je n'ai vu dans ce roman une quelconque justification des scènes — assez crues — de sexe ; gratuites, elles ne jouent en rien un rôle significatif. Peut-être vaudront-elles des ventes supplémentaires...

Elle devra aussi s'habituer à l'idée que les romans policiers ne se construisent pas sur les bons sentiments. En ce sens, le *happy end* de la scène finale, malgré ses qualités hollywoodiennes, est inutile. Superfétatoire.

L'Encyclopédie de Diderot en version originale

INFO capsule

Pour célébrer le 300^e anniversaire de la naissance de Denis Diderot, né le 5 octobre 1713, la bibliothèque de l'Université Laval expose un exemplaire original de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Diderot aura consacré 20 ans à produire, avec la participation de 150 auteurs et illustrateurs, ce monument de 17 volumes. À l'époque, il n'aura connu que bien peu de reconnaissance. Si Catherine II de Russie n'avait pas racheté sa bibliothèque personnelle, en lui accordant une rente à vie, il aurait sans doute connu la précarité. Pourtant l'*Encyclopédie* est une œuvre majeure, même si elle n'a été reconnue qu'après la mort de Diderot. Elle est même résolument moderne, selon le commissaire de l'exposition, Thierry Belleguic, qui en fait la promotion. Elle procède par des renvois d'une définition à l'autre comme on le fait actuellement. « Il y a cette même volonté de tirer des réseaux de signification. » C'est le Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière qui a vendu à l'Université Laval l'exemplaire de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert pour la somme de 60 000 \$.